

L'ICONE du CHRIST MISERICORDIEUX

J'ai souhaité aborder avec vous, cette année, le thème de la MISERICORDE, à partir de la vie de Sœur Faustine Kowalska, polonaise, connue dans le monde entier comme l'apôtre de la Miséricorde Divine et comptée par les théologiens parmi les plus grands mystiques de l'Eglise.

En 1925, à 20 ans, elle entre au couvent de la congrégation des Sœurs de Notre-Dame de la miséricorde, à Varsovie et meurt à l'âge de 33 ans. Elle a été canonisée le 30 avril 2000 en la Fête de la Miséricorde divine, instaurée ce même jour pour l'Eglise universelle, par le pape Jean-Paul II.

Nous nous pencherons d'abord sur son pays natal, la POLOGNE, car ce choix n'est pas anodin comme nous le verrons. Nous contemplerons ensuite la peinture du Christ miséricordieux, qui, en fait, est une icône. Enfin nous tenterons de comprendre ce qu'est la Miséricorde divine à la lumière d'expériences relatées dans plusieurs passages significatifs de l'Ancien et du Nouveau Testament et à la lumière des paroles mêmes du Christ, fidèlement consignées par Sainte Faustine dans son « Petit Journal ».

POLOGNE, terre de miséricorde.

Le sceau de la miséricorde divine marque, en effet, ce pays d'Europe centrale sur lequel la Vierge Marie veille depuis le 14^e siècle.

C'est en 1382 qu'un groupe de Pères Paulin arrive à Czestochowa et prend possession d'une petite église en bois située à Jasna Gora : « montagne lumineuse » en polonais, pour y installer l'icône miraculeuse de la Madone Noire, Notre Dame de Czestochowa. Selon la légende, elle aurait été peinte par saint Luc, qui aurait utilisé le dessus de la table sur laquelle la Sainte Famille priait et prenait ses repas. Cette peinture, typique de l'iconographie byzantine, est dite « Odigitria » c'est-à-dire : « Celle qui indique et guide tout au long de la route ». Marie montre au pèlerin l'Enfant Jésus lequel tient dans une main le Livre de la Parole et de l'autre bénit d'un geste simple et royal.

Le pèlerinage à Jasna Gora deviendra le symbole de l'unité du peuple polonais dès 1795 lorsque la Pologne, rayée de la carte, fut partagée pour la troisième fois entre Russes, Prussiens et Autrichiens. L'insurrection polonaise de 1863 va aggraver les répressions (déportation de nombreux moines en Sibérie...). Après la première guerre mondiale la Pologne retrouve son indépendance mais en 1920, l'Armée rouge menace Varsovie. Le 27 juillet l'épiscopat se réunit à Jasna Gora et renouvelle la consécration à Marie tandis que des milliers de pèlerins affluent au sanctuaire pour demander la libération du pays. Le 15 août, ils sont exaucés. C'est le « miracle sur la Vistule ».

En 1936, 25000 étudiants, dont un certain Karol Wojtyla, se consacrent à Marie et font le vœu de bâtir une nouvelle Pologne. Puis revient la guerre et les nazis qui occupent une partie du sanctuaire, interdisant les pèlerinages importants. En 1946, la Pologne est consacrée au Cœur Immaculé de Marie.

Le 3 mai 1966, à l'occasion du millénaire de son évangélisation, l'épiscopat consacra d'une façon toute spéciale, la Pologne « à la protection particulière de la mère de Dieu, à la mère de l'Eglise, pour l'Eglise du Christ qui doit être libre ». S'en suivit un pèlerinage, de maison en maison, d'une copie

de l'icône de Czestochowa. Il dura jusqu'en 1980 et eut un impact populaire très fort, devenant le ferment de la résistance au communisme athée.

C'est au cœur de ces événements douloureux de la fin du 19^e et du 20^e siècle, que le Seigneur va susciter, sur cette terre de Pologne, la venue au monde de deux femmes et trois hommes qui, chacun selon son charisme propre et sa mission personnelle, deviendra apôtre de la Divine Miséricorde.

Durant la période funeste du nazisme, quel plus beau témoignage de miséricorde que de donner sa vie pour en sauver d'autres ? Ainsi Maximilien Kolbe (1894 – 1941) prenant la place d'un père de famille condamné à mort et donnant ainsi le témoignage du don suprême. Ou encore Edith Stein (1891 – 1942) – jeune juive convertie au christianisme – acceptant « *de mourir avec et pour son peuple* » dans une chambre à gaz. Elle est à la fois victime de la Shoah et témoin du Christ, comme l'a souligné Benoît XVI. Ces deux grands saints illustrent magnifiquement cette parole de Saint Jean (15, 13) : « *nul n'a plus grand amour que celui-ci : donner sa vie pour ses amis* ».

Puis à l'orée du 20^e s. naît Hélène Kowalska (1905 – 1938), en religion sœur Marie-Faustine du Très Saint Sacrement. C'est à pas de géant que cette petite fille d'un paysan pauvre de la région de Varsovie va devenir un des plus grands « apôtres de la Miséricorde ». Elle a été canonisée le 30 avril 2000 par le Pape polonais : Jean-Paul II (1920 – 2005) auteur d'une encyclique sur ce thème, « *Dives in misericordia* ». C'est lui qui instituera la fête de la Divine Miséricorde, le premier dimanche après Pâques, conformément à la demande du Christ adressée à sainte Faustine. Lui-même sera déclaré saint le 27 avril 2014.

Enfin, plus récemment, le père Popieluzco (1947 – 1984), véritable martyr de la foi. Après des années de résistance aux intimidations de la milice communiste, il meurt à 37 ans, roué de coups et noyé par trois officiers. Son ultime parole est la clé du pardon : « *Prions pour que nous soyons libres de toute peur, de l'effroi et surtout du désir de vengeance et de violence* ». Son procès en béatification a été ouvert par son ami le pape Jean-Paul II, en 1997.

L'ICONE du CHRIST MISERICORDIEUX

L'image est apparue à sœur Faustine, un dimanche de Carême 1931, au cours d'une vision dans sa cellule du couvent de Plock. Elle écrit : « Je vis Jésus vêtu d'une tunique blanche, une main levée pour bénir, la seconde touchait son vêtement sur la poitrine. De la tunique entr'ouverte sortaient deux grands rayons, l'un rouge, l'autre pâle. [...] Jésus me dit : « *Peins un tableau de ce que tu vois, avec l'inscription : 'Jésus j'ai confiance en Vous !'. Je désire qu'on honore cette image, d'abord dans votre chapelle, puis, dans le monde entier. Je promets que l'âme qui honorera cette image, ne sera pas perdue. Je lui promets aussi la victoire sur ses ennemis dès ici-bas, et, spécialement à l'heure de la mort. Moi-même, Je la défendrai, comme Ma propre gloire* ». (PJ 47 – 48). Elle en informe son confesseur qui lui dit : « Oui, cela te concerne, peins l'image de Dieu dans ton âme » ! Au sortir du confessionnal, Jésus rectifie : « *Mon image est en toi. Je désire qu'il y ait une fête de la Miséricorde. Je veux que cette image que tu peindras avec un pinceau soit solennellement bénie, le premier dimanche après Pâques : ce dimanche doit être la Fête de la Miséricorde. Je désire que les prêtres proclament Ma grande miséricorde envers les âmes pécheresses. Quelles n'aient pas peur de s'approcher de Moi. Les flammes de la miséricorde Me brûlent. Je veux les répandre sur les âmes* ».

Quelques années après elle fut envoyée à Wilno (Vilnius, en Lituanien). C'est là que son confesseur, l'abbé Sopocko chargea l'artiste peintre Eugène Kazimierowski de composer une peinture selon les indications de sœur Faustine. Le tableau fut terminé en juin 1934 et placé au couvent des Bernardines, à Wilno, dont l'abbé Sopocko était recteur. Lors de la célébration de la clôture du Jubilé de la Rédemption du monde, en 1935, il fut exposé publiquement, pour la première fois, à Ostra brama (Porte de l'Aurore, en polonais). Situé dans le centre historique de Vilnius, Ostra brama est un haut lieu de pèlerinage marial, où depuis des siècles, Polonais et Lituanais vénèrent l'icône miraculeuse de Notre-Dame de Miséricorde. Cette Vierge, datant de la seconde moitié du 16^e s. offre la particularité d'être seule, sans l'Enfant Jésus dans les bras. Elle est surmontée de deux couronnes, l'une symbolisant la Reine du Ciel et l'autre, la souveraine de la Pologne.

Lorsqu'en 1934, sœur Faustine vit le tableau enfin terminé, elle en fut désolée. « Qui te peindra aussi beau que tu es ? » dit-elle à Jésus en pleurant... Il s'empresse de la rassurer : « *Ce n'est ni dans la beauté des couleurs, ni dans celle du coup de pinceau, que réside la grandeur de cette image, mais dans Ma grâce* » (PJ 312).

Ces paroles de Jésus nous ramènent aux sources de l'art sacré qui jaillit non de la perfection technique, voire le génie - bien insuffisants pour capter une vision de gloire - mais d'une « communion ». Ce n'est pas un corps matériel et passible que contemple d'un regard intérieur le peintre d'icônes, mais un « corps de gloire », prémices de la résurrection et témoin de l'existence du Ciel. C'est de cette contemplation toute intérieure que naît l'icône ; elle en est le fruit et la fleur. Elle doit toujours correspondre à une « vision » imprimée au fond de l'âme. Pour l'entrevoir, les peintres d'icônes, jeûnent et prient. De stricts règlements remontant bien au-delà de la triste rupture entre l'Orient et l'Occident, précisent et orientent la démarche de l'artiste qui doit « êtreindre par la foi ce qu'il traduit par le pinceau ». De très anciennes et vénérables traditions vont plus loin encore, en attribuant à des visions sensibles l'origine des icônes dites « archérotypes », c'est-à-dire, « non faites de main d'homme », puisque l'artiste, ébloui par la lumière incréée, n'a fait que « capter » la divine empreinte, comme Véronique, sur son voile. « L'image renferme un mystère » dit saint Jean Damascène. « Les chrétiens la considèrent comme un sacrement, porteur d'énergies divines et de grâces, non pas certes en signe sensible d'une action divine mais de signe sensible de la personne figurée. C'est une représentation du mystère divin par les couleurs et les lignes ». L'icône n'est donc jamais une simple image religieuse. Elle est toujours chargée d'une « mystérieuse présence ». Elle met celui qui la contemple en contact avec la lumineuse beauté de la plénitude divine conduisant à sa transformation comme le dit si bien Saint Paul dans la 2^e lettre aux Corinthiens (3, 18) : « *nous tous qui, le visage découvert, réfléchissons comme dans un miroir la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en cette même image, allant de gloire en gloire, comme de par le Seigneur, qui est Esprit* ».

Remarquons enfin, que même archérotipe, une icône ne serait pas sacrée sans la bénédiction de l'Eglise qui lui confère droit de cité dans le sanctuaire et autorise la vénération des fidèles.

Comme nous l'avons vu plus haut, c'est un dimanche de Carême, très exactement le 22 février 1931, que sœur Faustine eut la vision du Christ sauveur ressuscité. Notons, qu'en ce dimanche, l'Eglise lit l'évangile de Jean au chapitre 20, v. 19-29, relatant l'apparition du Christ ressuscité, au Cénacle, qui apporte la paix aux hommes par la rémission des péchés et institue le sacrement de la réconciliation.

Ici une précision s'impose. L'image en noir et blanc que vous voyez exposée, est la reproduction du tableau de 1934, peint par Eugène Kazimierowski... qui désola tant sœur Faustine.

C'est celle qui correspond le plus fidèlement à la vision. En effet, le Christ a les yeux baissés et non grands ouverts. Or, dans son Petit Journal, sœur Faustine consigne l'explication donnée par Jésus Lui-même de son regard, tourné vers le bas : « *Mon regard sur cette image est le même que celui que J'avais sur la Croix* ».

En octobre 1954, l'épiscopat polonais - à la demande du Saint Office - mis fin à un foisonnement d'images qui non seulement n'avaient rien de commun avec le prototype mais étaient une insulte à l'art sacré. Une seule représentation du Christ miséricordieux fut admise, celle du peintre Ludomir Slendzinski, la plus fidèle au prototype de 1934. C'est elle qui s'est répandue mondialement et que nous avons l'habitude de voir.

Contemplons à notre tour cette Icône du Christ miséricordieux. Que voyons-nous ? : un fond uni, le Christ en attitude de marche, la tête entourée d'une étroite auréole, les yeux ouverts (et non baissés), la main droite levée pour bénir, celle de gauche écartant le vêtement du côté du cœur invisible, laissant apparaître deux rayons lumineux, vus de face, celui de droite est de couleur pâle, celui de gauche est rouge. Tout en bas, l'inscription : « *Jésus, j'ai confiance en Vous !* ».

Des deux rayons, le Christ en donne la signification : « *Ces deux rayons indiquent le Sang et l'Eau : le rayon pâle signifie l'Eau, qui purifie les âmes ; le rayon rouge signifie le Sang, qui est la vie des âmes... ces deux rayons jaillirent des entrailles de Ma Miséricorde, alors que Mon Cœur, agonisant sur la croix, fut ouvert par la lance. Ces rayons protègent les âmes de la colère de Mon Père. Heureux celui qui vivra dans leur lumière, car la Main du Dieu Juste ne l'atteindra pas.* (PJ 299). Ces paroles sont à mettre en regard du verset 6 de la 1^{ère} épître de saint Jean, lue le dimanche après Pâques (fête de la Miséricorde) : « *C'est lui qui est venu par eau et par sang : Jésus Christ, non avec l'eau seulement mais avec l'eau et avec le sang. Et c'est l'Esprit qui rend témoignage, parce que l'Esprit est la Vérité.* »

Quant à l'inscription « *Jésus, j'ai confiance en Vous !* » le Christ a demandé formellement qu'elle soit bien mise en évidence car le tableau ne représente pas seulement la miséricorde de Dieu, il est également le signe qui doit rappeler l'obligation de la confiance chrétienne en Dieu et d'un amour actif pour le prochain. Jésus est très clair sur ce point. Voici ce que relate sœur Faustine dans son Petit Journal (741) : « *Ma fille, si par toi j'exige des gens le culte de Ma miséricorde, toi la première, tu dois te distinguer par cette confiance en Ma miséricorde. [...] Tu dois témoigner aux autres la miséricorde, toujours et partout. Tu ne peux pas t'en écarter, ni t'excuser, ni te justifier Je te suggère trois moyens pour exercer la miséricorde envers le prochain :*

- le premier, c'est l'action ; le second, la parole et le troisième, la prière.

[...] Par cette image Je donnerai beaucoup de grâces aux âmes, et l'on doit leur rappeler les exigences de Ma miséricorde. Car la foi la plus solide ne sera rien sans l'action. »

Au culte de cette icône, ainsi compris, Jésus a attaché des promesses spéciales : le salut éternel, de grands progrès sur la voie de la perfection chrétienne, la grâce d'une mort heureuse et toutes les autres grâces qui lui seront demandées avec confiance. Il donne aussi la raison de cette icône : « *Je présente aux hommes un moyen, avec lequel ils doivent venir puiser la grâce à la Source de la Miséricorde. Ce moyen, c'est cette image, avec l'inscription : 'Jésus, j'ai confiance en Vous !'* (PJ 326).

QU'EST-CE QUE LA MISERICORDE ?

Dans nos dictionnaires nous trouvons : du latin *misericordia*, de *misericors* (qui a le cœur « *cor* » sensible au malheur « *miseria* ») sensibilité à la misère, au malheur d'autrui. Synonymes : bonté, charité, commisération, compassion, pitié par laquelle on pardonne au coupable. L'hébreu emploie deux mots beaucoup plus riches de sens :

- **Rah'amim** : R cH M Y M (Gn 43, 14 et Ps 103, 13) qui désigne le sein maternel et la tendresse miséricordieuse qui en est issue. La racine R cH M (Gn 20, 18), nombre 52.16.7 et fait référence aux « entrailles » dans le sens de matrice, d'utérus... là où se donne et se tisse la vie, là où mère et enfant sont intimement liés. Autrement dit, l'attachement viscéral de Dieu dont les entrailles frémissent lorsque sa créature est dans le malheur. Voyez Isaïe 63, 15 (« *le frémissement des tes entrailles* ») et 49, 1 (« *dès les entrailles de ma mère, Il a prononcé mon nom* ») ainsi que Jérémie 31, 20 (« *c'est pour cela que mes entrailles s'émeuvent pour lui, que pour lui déborde ma tendresse* »). L'adjectif « miséricordieux » : R cH W M (58.22.4), qualifie la compassion dont seul Dieu est l'auteur.

- **Hesed** : cH Ss D est le deuxième terme biblique. Il signifie bonté, bienfait mais aussi la qualité de la relation intime qui unit deux êtres, impliquant la fidélité et la bienveillance. C'est l'amour fidèle de Dieu.

En résumé, la miséricorde de Dieu n'est pas une idée abstraite mais une réalité concrète à travers laquelle Il révèle son amour comme celui d'un père et d'une mère qui se laissent émouvoir au plus profond d'eux-mêmes par leur enfant. Il est juste de parler d'un amour « viscéral ». Il vient du cœur comme un sentiment profond, naturel, fait de tendresse et de compassion, d'indulgence et de pardon.

Toutes ces différentes nuances de la Miséricorde de Dieu sont exprimées magistralement dans le célèbre tableau de Rembrandt : « Le retour du fils prodigue ».

Le fils est à genoux, la joue appuyée au creux du ventre paternel comme un nouveau né. Par le pardon, le Père « accouche » d'un homme nouveau, d'un fils différent. Le fils a les yeux fermés, la bouche close, il s'abandonne, il savoure la grâce. L'homme âgé, à longue barbe blanche, est penché sur cet enfant retrouvé ; les yeux mi-clos, le visage plein de douceur, il savoure cet instant. Les deux mains, largement déployées sur le dos de son fils sont à la mesure du pardon qu'il « prodigue ». L'une, carrée et courte, aux doigts puissants et écartés, s'appuie fortement sur l'épaule droite du fils ; l'autre longue et élégante, aux doigts fins et serrés, effleure et caresse le dos qui s'incline et s'abandonne. Ces mains expriment les deux formes de l'amour dans l'altérité et la communion des deux sexes : amour fort de l'homme qui protège et amour délicat et amène de la femme, qui console.

EXPERIENCES de la MISERICORDE dans l'A.T.

« *Dieu est tendresse et pitié* » ... Ces paroles du psalmiste nous révèlent un visage de dieu que nous méconnaissons trop : celui de Sa Miséricorde. Même si nous en avons entendu parler, nous comprenons mal, de fait, comment Dieu est miséricorde et comment Il met en acte à notre égard ce qu'Il est : miséricordieux. Ce mot de miséricorde résonne mal à nos oreilles modernes. C'est pourtant, à la fois, l'un des plus beaux mots et l'un des plus incompris. Le cardinal Barbarin en donne deux raisons. La première n'est pas trop grave, « *certains trouvent que c'est un mot un peu « sucré », mielleux, comme s'il appartenait au langage des grands-mères, alors qu'il est profondément enraciné* »

dans la Bible ». La seconde, plus grave, dit-il est « dénoncée par saint Jean-Paul II dans son Encyclique ‘ Dieu riche en miséricorde ’ et rappelée par le pape François dans la Bulle d’indiction du Jubilé [de l’année de la Miséricorde] c’est l’orgueil ! » : « *Je suis un homme moderne, autosuffisant, je n’ai pas besoin de miséricorde* ». Et j’ajouterai : donc, pas besoin d’un Sauveur !

Dès la Genèse où Dieu dit « *il n’est pas bon que l’homme soit seul. Il faut que je lui fasse une aide qui lui soit assortie* » (Gn 2, 18) nous voyons comment Dieu a souci de sa créature. Nous avons découvert l’an passé, sa merveilleuse pédagogie envers les Patriarches pour les faire passer des ténèbres de la nuit à l’aube radieuse du matin où la Promesse s’accomplit. En Ex 3, 7 et 6, 5 ; en Ne 9, 7-15, Dieu prend soin de son peuple dont Il a vu la misère et entendu son cri devant ses oppresseurs. La sortie d’Egypte, cet événement fondateur pour le peuple hébreu, n’est-il pas vécu comme une expérience de la miséricorde de Dieu (Ex 13, 21 et la totalité des chapitres 14 et 15) ? De même le chapitre 34 du Livre de l’Exode, avec le renouvellement de l’Alliance et l’Apparition divine à Moïse ? Dans le 2^{ème} livre des Chroniques (30, 9) la réconciliation est proposée au peuple infidèle, invité à revenir vers Dieu qui « *est plein de pitié et de tendresse. Si vous revenez à lui, il ne détournera pas de vous sa face* ». Dieu ne rejette pas l’homme lorsqu’il se détourne de Lui pour pécher, Il l’invite au repentir et à la conversion car Dieu veut un homme vivant (Ez 18, 32) : « *Je ne prends pas plaisir à la mort de qui que ce soit, oracle du Seigneur. Convertissez-vous et vivez !* ». Egalement en Joël (2. 13) : « *Déchirez votre cœur et non vos vêtements, revenez au Seigneur votre Dieu car il est tendresse et pitié, lent à la colère, riche en grâce, et il a regret du mal* ». Pourquoi déchirer notre cœur ? Parce que la limite de la Miséricorde divine est la dureté du cœur de l’homme... Si notre cœur de pierre ne devient cœur de chair il ne pourra pas accueillir la « *cascade de grâces qui descend du Cœur de Dieu, capable d’emporter nos pires péchés* » dicit le Cardinal Barbarin. De même pour le pape François : « La miséricorde c’est le chemin qui unit Dieu à l’homme pour qu’il ouvre son cœur à l’espérance d’être aimé pour toujours malgré les limites du péché ».

C’est peut-être le Livre du prophète Osée qui nous révèle le mieux l’étendue de la Miséricorde divine. Osée a aimé et aime encore une femme qui l’a trahi... Ainsi le Seigneur aime toujours Israël infidèle, prostituée aux faux dieux, et, après l’avoir éprouvée, lui rendra les joies du premier amour : « *C’est pourquoi je vais la séduire, je la conduirai au désert et je parlerai à son cœur. [...] Je te fiancerai à moi pour toujours ; je te fiancerai dans la justice et dans le droit, dans la tendresse et la miséricorde ; je te fiancerai à moi dans la fidélité, et tu connaîtras le Seigneur.* » (Os 2, 16 et 21-22). Dans ce livre prophétique, à haute portée symbolique, à l’analogie de l’amour conjugal bafoué succède l’amour paternel méconnu : « *Et moi j’avais appris à marcher à Ephraïm, je le prenais par les bras [...] j’étais pour eux comme ceux qui soulèvent un nourrisson tout contre leur joue, je m’inclinai vers lui et le faisais manger.* » (Os 11, 1-4) et plus loin (11, 8-9) : « *Mon cœur en moi est bouleversé, toutes mes entrailles frémissent.* »

EXPERIENCES de la MISERICORDE dans le N.T.

Celui qui montre le visage de Dieu sur la terre, c’est Jésus. C’est ce qu’Il affirme à Philippe dans un dialogue célèbre : « Philippe lui dit : ‘*Seigneur, montre-nous le Père et cela nous suffit.*’ Jésus lui dit : ‘*Voilà si longtemps que je suis avec vous, et tu ne me connais pas Philippe ? Qui m’a vu a vu le Père.* »

Pour nous dire qui est le Père, Jésus va utiliser des paraboles - trois particulièrement significatives - appelées paraboles de la miséricorde, et – fait remarquable - le lien entre les trois est la JOIE !

Prenons celle de la brebis perdue. Laquelle n'en faisant qu'à sa tête, a fuit loin de la sécurité du troupeau. Le berger ne l'abandonne pas à son sort, il part à sa recherche : « *Et, quand il l'a retrouvée, il la met, tout joyeux, sur ses épaules et, de retour chez lui, il assemble amis et voisins et leur dit : 'réjouissez-vous avec moi, car je l'ai retrouvée, ma brebis qui était perdue'. C'est ainsi, je vous le dit, qu'il y aura plus de joie dans le ciel pour un seul pécheur qui se repent que pour 99 justes, qui n'ont pas besoin de repentir* » (Lc 15, 5-7)

De même pour la drachme malencontreusement égarée. La femme la recherche activement sans ménager sa peine. L'ayant retrouvée, elle laisse éclater sa joie : « *Réjouissez-vous avec moi, car je l'ai retrouvée la drachme que j'avais perdue. C'est ainsi, je vous le dis, qu'il naît de la joie devant les anges de Dieu pour un seul pécheur qui se repent* ». (Lc 15, 9- 10).

Enfin celle – propre à Luc - de « L'enfant prodigue » qu'il vaudrait mieux intituler « Le père miséricordieux ». Là encore, joie du père d'avoir retrouvé son fils cadet, joie à laquelle il aimerait tant que s'associe l'aîné : « *Mais il fallait bien festoyer et se réjouir, puisque ton frère que voilà était mort et il est revenu à la vie ; il était perdu et il est retrouvé* » (Lc 15, 32).

Remarquons que dans cette troisième parabole, Jésus ne parle ni de justice ni de miséricorde alors qu'il en est continuellement question ! Nous verrons qu'un lien existe bien entre la justice et la Miséricorde de Dieu, et que ce lien est l'essence même du christianisme, en ce qu'il affirme la complicité de Dieu avec ses enfants dont Il connaît l'imperfection de nature, complicité intime qui est allée jusqu'à l'incarnation. C'est ce qu'avait très bien compris sainte Thérèse de Lisieux qui affirmait : « *Dieu est infiniment juste parce qu'Il est infiniment miséricordieux et qu'Il est infiniment miséricordieux parce qu'Il est infiniment juste* ».

Dieu père est juste et miséricordieux. Son amour est inconditionnel. Il ne fait pas de différence. Si le fils cadet était parti en EXIL loin de son père, dilapidant à l'EXTERIEUR tout l'héritage ; l'aîné, lui, est en EXIL INTERIEUR. Il n'est pas dans une relation filiale avec son père. Il a accompli extérieurement un certain nombre de choses, agissant comme un esclave plutôt qu'en fils. Le retour de son frère, le situe devant un choix : accepter ou refuser la miséricorde de son père. Il est appelé à une conversion bien plus difficile que celle de son cadet car la révélation de la miséricorde paternelle démasque ce qu'il y a dans son cœur : agressivité vis-à-vis de son père et de son frère, jalousie, rancune... Lui aussi est un pauvre. Ne sommes-nous pas trop souvent comme le fils aîné attendant une gratification, une reconnaissance ? Nous nous plaignons, râtons intérieurement, cherchant une mise en valeur publique au lieu de mettre en pratique les préceptes évangéliques de Jésus (Mat 6, 1-18) : faire l'aumône, prier et jeûner en secret... Nous oublions que les trésors du père appartiennent au fils : « *Toi, mon enfant, tu es toujours avec moi, et tout ce qui est à moi est à toi* ». (Lc 16, 31). Lorsque nous nous prenons pour la source de nos actes nous nous coupons de Dieu, nous tournons le dos à la joie véritable et à la paix intérieure.

En méditant les expériences de la miséricorde que nous avons vues dans l'A.T. et ces différentes paraboles nous comprenons que la justice de Dieu est bien différente de la justice humaine. Le péché nous fait nous cacher de Dieu, comme Adam, répondant à l'appel de Dieu : « *J'ai entendu ton pas dans le jardin, j'ai eu peur* » (Gn 3,9). Il nous fait nous cacher des hommes comme Caïn : « *Je devrai me cacher loin de ta face, et le premier venu me tuera* ». Et pourtant ce regard de Dieu n'est que miséricorde qui laisse la vie à Adam et protège celle de Caïn : « *Si quelqu'un tue Caïn, on le vengera sept fois* » (Gn 4,15). Nous oublions que le regard de Dieu est tout autre que celui de l'homme qui

apprécie, analyse, juge, accuse et condamne son semblable... pas toujours méchamment mais ne serait-ce que pour se défendre.

Libéré de la menace de la condamnation, le pécheur peut avouer sa faute et la regretter. C'est alors le bon chemin, celui du salut. La grâce est là pour changer nos peurs en confiance et nos craintes de condamnation en certitude de pardon. Le pape François confirme : « La miséricorde n'est pas seulement l'agir du Père, mais elle devient le critère pour comprendre qui sont ses véritables enfants. Le pardon des offenses devient l'expression la plus manifeste de l'amour miséricordieux et, pour nous chrétiens, c'est un impératif auquel nous ne pouvons pas nous soustraire ». C'est aussi « le moyen déposé dans nos mains fragiles pour atteindre la paix du cœur ».

Aller à la miséricorde divine, c'est choisir de se laisser aimer par Dieu, en sachant qu'en Dieu la miséricorde n'est jamais séparée de la justice. C'est pourquoi saint Jean-Paul II a pu écrire dans l'Encyclique « *Dives in misericordia* » :

« LA MISERICORDE est PLUS PUISSANTE et PLUS FONDAMENTALE que LA JUSTICE car la MISERICORDE DE DIEU, c'est la JUSTICE FONDEE sur L'AMOUR ».

Et Jésus dira à sainte Faustine (PJ 1181) : « *Ma fille, écris que plus la misère de l'âme est grande, plus celle-ci aura droit à Ma Miséricorde. Et encourage toutes les âmes à la confiance, en l'inconcevable abîme de Ma Miséricorde. Car Je désire leur salut à toutes. La source de Ma Miséricorde a été largement ouverte sur la Croix, par la blessure de la lance, et depuis elle coule pour toutes les âmes, sans aucune exception* ». Paroles à mettre en regard de celles de saint Jean, le seul évangéliste à mentionner le côté ouvert du Cœur de Jésus : « *mais l'un des soldats, de sa lance lui perça le côté, et il sortit aussitôt du sang et de l'eau* » (Jn 19, 34).

Tous ces textes, et bien d'autres, mettent également en lumière deux caractéristiques de l'Amour divin : sa VULNERABILITE et sa PROMPTITUDE.

Dieu est remué dans ses entrailles par la souffrance humaine. Ce qui touche Son Cœur, ce n'est pas notre péché, ce n'est pas l'acte d'accomplir le mal sous une forme ou une autre... Ce qui le bouleverse au plus profond de Lui-même, c'est notre misère telle qu'elle est et telle qu'Il la voit, bien au-delà de la conscience que nous en avons, en gémissant sur notre sort. Misère qu'Il nous invite à Lui remettre comme un cadeau inestimable pour qu'Il puisse répandre sur nous les torrents de Sa Miséricorde.

C'est de cette vulnérabilité dont parle saint Jean dans le récit de l'annonce de la trahison de Judas : « *Jésus fut troublé en son esprit* » (Jn 13, 21). Il est bouleversé dans tout son être et Jean, le disciple bien-aimé qui repose sur son cœur, en est bouleversé lui aussi.

Vulnérabilité de l'Amour méconnu, rejeté voire bafoué, dont parle Jésus à Marguerite-Marie Alacoque, lors de la troisième apparition, en juin 1675, à Paray-le-Monial : « *Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes, qu'il n'a rien épargné jusqu'à s'épuiser et se consumer pour leur témoigner son amour. Et pour reconnaissance, Je ne reçois de la plupart que des ingratitude* »...

Même plainte de Jésus à sainte Faustine : « *Les flammes de la Miséricorde Me brûlent, je voudrais les déverser sur les âmes humaines. Oh ! Quelle douleur elles Me causent quand elles ne veulent pas les recevoir. [...] Dis à l'humanité douloureuse de se blottir dans Mon Cœur Miséricordieux et Je la comblerai de paix* » (PJ1073). Paroles tellement poignantes !

Quant à la promptitude de Dieu à accueillir et à pardonner, nous en avons un magnifique exemple dans la parabole du « Père Miséricordieux » qui guette sans cesse le retour de son fils cadet. Le voyant de loin, il est pris de compassion. Le cœur débordant d'amour et de miséricorde, il se précipite à sa rencontre et ne lui fait aucun reproche. Au contraire, il le prend dans ses bras, l'embrasse et lance une grande fête... Il agit de même avec le fils aîné. Il lui rappelle son plein amour et l'invite délicatement à rentrer avec son frère, dans la joie d'être aimé. S'il finit par accepter l'invitation - e que l'évangile ne dit pas mais serait un scénario possible - il aura changé son regard envers son père et son frère. Il aura vécu une vraie conversion et lui aussi sera un « *fils perdu et retrouvé* » !

C'est cette même promptitude que nous voyons à l'œuvre dans la parabole du Bon Pasteur qui ne ménage pas sa peine pour retrouver sa brebis qui est partie courir l'aventure loin de la sécurité du troupeau et se perdre dans le désert... De même la femme qui remue toute sa maison pour retrouver la drachme malencontreusement égarée...

Et que dire du « Bon larron » ? Pas plus « bon » que son compère d'ailleurs, mais lui ne se révolte pas contre le châtement qu'il subit car « *c'est justice* ». En outre, il reconnaît l'innocence de Jésus : « *lui n'a rien fait de mal* » ? Le regard de vérité qu'il porte sur son péché touche le cœur de Jésus qui lui ouvre les portes du Paradis : « *En vérité, je te le dis, aujourd'hui tu seras avec moi dans le Paradis* ». (Lc 23, 41 et 43). Il deviendra saint Dismas, le premier saint de l'Eglise canonisé par Jésus Lui-même !

Dieu VULNERABLE mais aussi Dieu lent à la colère et PROMPT à pardonner... En sommes-nous bien conscients ? Le croyons-nous vraiment ? Je ne sais pas. Ce que je sais c'est que le pharisien trouve cela inadmissible. Lui pense que la sainteté c'est très difficile, que cela se mérite, que c'est réservé aux gens bien qui font des efforts, des gens comme lui, quoi ! Il est scandalisé à la pensée que ces voleurs de publicains et ces horreurs de prostituées, et tout ce peuple de pécheurs et de minables, ont leur place dans le Royaume. Comme le fils aîné, il ne veut pas mettre les pieds dans cette maison de fous qu'est la maison de la Miséricorde... Où l'on fait la fête parce que le cadet, ce misérable, est de retour !

La loi en elle-même est bonne, elle aide à discerner le bien du mal, ce qui construit l'homme et ce qui le détruit. Elle a un rôle de « *pédagogue* » (Ga 3, 24). Mais il y a un piège. En faisant de la pratique de la loi la condition du salut, on se met dans une logique selon laquelle le salut provient non de l'amour gratuit de Dieu manifesté dans le Christ, mais des œuvres que l'homme accomplit.

Ce sont deux logiques opposées l'une à l'autre. Celle de la grâce où l'homme reçoit gratuitement, indépendamment de ses mérites, le salut et l'amour de Dieu par le Christ, et gratuitement, il répond à cet amour par les œuvres bonnes que l'Esprit Saint lui accorde d'accomplir.

Et la logique de la loi qui voudrait qu'au prix de ses bonnes œuvres l'homme mérite le salut et l'amour de Dieu.

La logique de la grâce, c'est une logique de gratuité, et la gratuité est le seul régime selon lequel l'amour puisse exister. « *C'est par grâce que vous êtes sauvés !* » (Ep 2, 5). Nous sommes sur terre pour apprendre à aimer en nous mettant à l'école de Jésus. Apprendre à aimer, c'est extrêmement simple : c'est apprendre à donner gratuitement et apprendre à recevoir gratuitement. Chose simple certes, mais hélas terriblement difficile, à nous que le péché a rendus bien compliqués ! Nous avons fortement tendance à donner pour recevoir en retour. Il ne nous est pas facile non plus de recevoir gratuitement car cela suppose de faire confiance à celui qui donne, d'avoir le cœur ouvert pour accueillir... et accueillir c'est aussi se livrer, et se livrer c'est devenir vulnérable !

CONFIANCE, voilà le maître mot qui doit nous guider sur notre chemin de Vie. Écoutons ce que dit Jésus à sainte Faustine : « *Je désire avoir la confiance de Mes créatures. Exhorte les âmes à une grande confiance, en l'abîme de Ma Miséricorde. Que l'âme faible et pécheresse ne craigne pas de s'approcher de Moi, car même si elle comptait plus de péchés qu'il n'y a de grains de sable sur terre, tout sombrera dans le gouffre de ma Miséricorde* » (PJ 1058). Un siècle plus tard c'est cette même confiance qui fera dire à sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus : « *Quand même j'aurais sur la conscience tous les péchés qui se peuvent commettre, j'irais le cœur brisé me jeter dans les bras de Jésus, car je sais combien il chérit l'enfant prodigue qui revient à Lui* ».

« *La miséricorde est le plus grand attribut de Dieu* » dit Jésus à sainte Faustine. Et saint Jean-Paul II surenchérit « *ce n'est pas seulement un attribut de Dieu, c'est véritablement Son Nom* » ! C'est d'ailleurs ce que Jésus répondit à la supérieure de l'Ordre de Béthanie du Sacré-Cœur, Louise-Marie Claret de la Touche, qui lui demandait comment elle devait l'appeler : « *Appelle-moi LA MISERICORDE* » (Livre de l'Amour Infini, 1928), cité par Jean-G. Bardet, dans « *La Signature du Dieu Trine* », p. 302. (J'en profite pour vous rappeler le chapitre VIII de ce livre, intitulé « *La Miséricorde Infinie* », où est donnée la longue chaîne des confidentes de Jésus, sur ce thème).

Devant la déchristianisation de la France et, plus largement de l'Occident, comment ne pas être envahi par la tristesse ? Et, en même temps (comme dirait quelqu'un de bien connu) nous sommes ainsi poussés à rejoindre le Cœur de Jésus et de Marie avec beaucoup d'espérance. Plus il y a de misère, plus la Miséricorde de Dieu éclate, comme l'ont annoncé sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, sainte Faustine ou encore le pape François lors de l'Année sainte de la Miséricorde qu'il a délibérément voulue.

DIEU est MISERICORDE : il faut le crier sur les toits !

1^{er} Novembre 2019.